

C'est pas moi, je le jure! Les 400 coups

C'est pas moi, je le jure!, Canada [Québec] 2008, 108 minutes

Élie Castiel

Numéro 256, septembre–octobre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2008). Compte rendu de [C'est pas moi, je le jure! Les 400 coups / *C'est pas moi, je le jure!*, Canada [Québec] 2008, 108 minutes]. *Séquences*, (256), 36–37.



Gestes complices

C'est pas moi, je le jure !

Les 400 coups

Changement de cap pour Philippe Falardeau. Cette fois-ci, avec **C'est pas moi, je le jure!**, il intègre l'univers de l'adaptation littéraire, choix à la fois téméraire et risqué. Et pourtant, force est de souligner que les événements dans la vie du personnage principal sont fondamentalement cinématographiques, donc filmables. Falardeau a gagné son pari avec tous les honneurs dus à son rang de cinéaste intègre dans sa démarche, raffiné dans son approche de l'image, éclectique dans ses récits. Le résultat : une comédie dramatique étonnante qui navigue allègrement entre Truffaut (pour **Les Quatre Cents Coups**) et Hallström (pour **My Life as a Dog**).

ÉLIE CASTIEL

Entre Léon Doré et Antoine Doinel, quelques années de différence, mais le même goût prononcé du risque, du différent, de l'insolite. Sauf que contrairement à Antoine qui, lui, absorbe la vie avec un appétit farouche, le petit Léon a un instinct suicidaire contrôlé (il sait très bien qu'en fin de compte, quelqu'un viendra à sa rescousse), nourrit quotidiennement le périlleux, souvent à la limite même du scabreux. Pris d'un état avancé de dérégulation cutanée, il s'abandonne à son imagination et à ses fantasmes de préadolescent précoce. Il a le sens inné des mots agencés, de la parole réfléchie.

Cette condition privilégiée l'oblige par conséquent à avoir des rapports inusités avec les autres membres de sa famille. Avec Madeleine, la mère, il a une relation intime parfois tendue, qui oscille constamment entre l'amour, la tendresse, la colère et l'irresponsabilité. Sur ce point, le personnage de Madeleine est lui aussi perturbé, indécis (ne décide-t-elle pas de partir en Grèce ?). Entre la mère et l'enfant, une histoire de défis à relever, de comptes à rendre, mais aussi de gestes instinctifs et de complicité partagée.

Ses suicides manqués sont une façon de réorganiser sa vie, de croire qu'il existe plusieurs moyens de tout recommencer. La foi est et demeure son imaginaire. En fin de compte, il veut détruire pour mieux rebâtir.

Et puis il y a le père, Philippe. L'homme est dépassé par les événements. Il agit comme tout homme de sa classe sociale face à un enfant difficile. Et pourtant, après le départ de sa femme, il s'affirmera dans son rôle de père, affichera, malgré les événements qui surviendront (mais que nous ne dévoilerons pas), une force de caractère étonnante. Entre Philippe et son fils, deux types de relations : le premier, *embryonnaire*, consiste à protéger le fils des maux de ce bas monde; le second, mûri, est celui qui lie deux personnes adultes. Les jeux sont faits. Le père et l'enfant : deux individus égaux qui se confrontent, qui se respectent parfois. Mais selon les situations, ils retombent tous les deux dans un état végétatif, impuissants lorsqu'il s'agit d'assumer un semblant de maturité.

Pour la petite histoire : c'est l'été 1968, un an après l'Expo 67, alors que le Québec entre officiellement dans le monde. Le territoire national n'est plus un endroit cloîtré, mais au contraire, s'ouvre aux autres (présence du manipulateur de quilles, départ de la mère pour la Grèce). Léon n'a que 10 ans, et il passe à un cheveu de se pendre accidentellement (ou l'est-ce vraiment ?). Sa mère le sauve *in extremis*, comme ce fut le cas l'été d'avant dans la piscine, et comme il y deux ans, dans le congélateur. Le petit Léon est une « bombe à retardement » qui n'avertit jamais lorsqu'il prépare un coup. Les parents s'engueulent continuellement. Et il y aussi les voisins, curieux, amorphes, faisant partie d'une classe sociale prise entre un Québec désuet et une nouvelle société moderne, dans un lieu géographique qui assume son caractère national, qui s'internationalise; et puis, Jérôme, le grand frère, fils digne, studieux, qui ne cause aucun problème, peut-être trop sage pour son âge, mais avec un goût douteux et inconscient pour la délation. Entre les deux frères, une relation amour-haine tout à fait normale, salubre.

Enfin, il y a Léa, celle par qui la maturité arrive. C'est une jeune fille de l'âge de Léon dont il tombe amoureux mais sans pouvoir l'exprimer, ni en gestes (enfin, presque) ni en mots. Ici, Falardeau fait preuve d'une direction d'acteurs magistrale, obligeant les protagonistes à intégrer leurs rôles respectifs avec conviction, les poussant à bien saisir la signification des paroles prononcées et des gestes posés.

Tout tourne autour de Léon. Les situations s'enchaînent selon son humeur, sa vision du monde, sa relation avec son environnement social (parents, voisins) et géographique (loin de la grande ville, là où rien n'est permis). Falardeau propose ici une antithèse entre spiritualité et religion. Léon croyait, mais ne croit plus (séquence avec le curé). Ses suicides manqués sont une façon de réorganiser sa vie, de croire qu'il existe plusieurs moyens de tout recommencer. La foi est et demeure son imaginaire. En fin de compte, il veut détruire pour mieux rebâtir.

Tous ces éléments narratifs prennent place dans une mise en scène fluide, jouant la carte du spontané, passant du drame à la comédie, de l'humour incandescent au formalisme circonscrit. Et à l'instar de *Congorama*, où Falardeau parlait de l'ailleurs, cet autre inconnu qui suscite autant l'admiration que l'incertitude et la méfiance, *C'est pas moi, je le jure !* est aussi un film sur la différence, différence physique (Léon et Léa par rapport aux autres, Madeleine, la mère, par rapport aux autres mères du coin), mais aussi géographique (départ de la mère en Grèce, un lieu mythique, propice aux mille et une histoires légendaires, l'univers particulier de Léon, et plus tard de Léon et Léa).



Les liens du sang

On soulignera par ailleurs la majesté de l'image signée André Turpin, agençant les couleurs et les tonalités avec dextérité, finesse et exactitude.

Avec *C'est pas moi, je le jure !*, Philippe Falardeau signe un film grand public inusité, bercé d'une mélancolie à la fois concrète et imperceptible, dynamique, amoralement jouissif, d'une grande délicatesse et magnifiquement maîtrisé. Quant au petit Antoine L'Écuyer dans le rôle de Léon, il perce l'écran avec désinvolture, confirmant avec tact, pugnacité et intelligence qu'il est un des grands talents québécois en devenir.

■ Canada [Québec] 2008, 108 minutes — Réal. : Philippe Falardeau — Scén. : Philippe Falardeau, d'après les romans *C'est pas moi, je le jure !* et *Alice court avec René*, de Bruno Hébert — Images : André Turpin — Mont. : Frédérique Broos — Mus. : Patrick Watson — Son : Claude La Haye, Sylvain Bellemare — Dir. art. : Jean-François Campeau — Cost. : Francesca Chamberland — Int. : Antoine L'Écuyer (Léon Doré), Suzanne Clément (Madeleine Doré), Daniel Brière (Philippe Doré), Catherine Faucher (Léa), Gabriel Maillé (Jérôme Doré), Jules Philip (Monsieur Marinier), Micheline Bernard (Madame Brisebois), Jan Maheux (Monseigneur Charlebois), Denis Gravereaux (Monsieur Pouchonnaud), Évelyne Rompré (Maîtresse d'école), Pascale Desrochers (Femme de la maison rouge), Catherine Proulx-Lemay (amie de Madeleine), Bruno Marcil (champion de bowling) — Prod. : Luc Déry, Kim McCraw — Dist. : Christal (Séville).